

La Femme

F-8

Revue mensuelle offerte à tous les clients du "BON MARCHÉ", Maison Letendre, Fils & Cie.

2^{ème} Année

MONTREAL, MARS 1910

No. 24



AU BON MARCHÉ

EXPOSITION DES MODES DU PRINTEMPS.

Lundi, Mardi et Mercredi, quatorze, quinze
et seize Mars aura lieu notre **GRANDE**
EXPOSITION ANNUELLE DE MODES
DU PRINTEMPS.

MADAME,

Nous avons l'honneur de vous informer
que l'Ouverture de cette Exposition aura lieu,
Lundi, quatorze Mars et jours suivants.

Notre Madame Dufour, directrice de ce
département, est de retour de son voyage
d'Europe dont elle a visité les principales
villes, notamment, Londres et Paris où elle a
séjourné plusieurs semaines pour y faire ses
achats et étudier sur place, chez les modistes
les plus en renom de ces deux villes les pro-
ductions les plus nouvelles.

Elle a effectué son voyage de retour *via*
New-York où, là encore elle a pu compléter
ses notes et observations en visitant les grands
établissements de la métropole américaine, et
finir ses achats.

Nous sommes donc en mesure de pouvoir
affirmer que notre ouverture éclipsera tant au
point de vue artistique des créations récentes
que par l'immense variété, le choix superbe
et de bon goût de tous les articles de Modes.

C'est donc pleinement convaincus que
notre Exposition ne saurait manquer de vous
intéresser que nous vous invitons de nous
faire l'honneur de visiter nos Magasins les
jours d'ouverture.

Veuillez agréer, Madame, nos salutations

LETENDRE, FILS & CIE., 567 RUE STE-CATHERINE EST.



"Cilktaf" est un tissu qui tient le premier rang comme **"Idéal"** en doublures à robes.

¶ Il dure deux fois autant que la soie et coûte le quart du prix de cette dernière.

DEMANDEZ A VOIR L'ETIQUETTE

et n'acceptez rien de ce que l'on vous recommande comme tout aussi bon.



W. SNOW

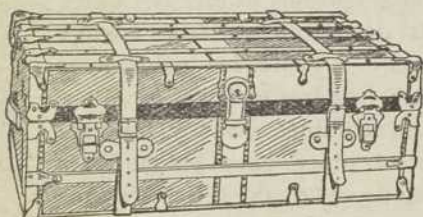
Teinturier de
Plumes d'Autruches



Nouveau Numéro

381, RUE NOTRE-DAME

OUEST



**Valises
et Sacs**

¶ Vous trouverez à nos magasins un assortiment complet de Malles, Valises, Sacs de Voyage, Sacoques pour dames, Porte-Monnaie, Folios, etc., etc. En un mot tout ce qui se fabrique en cuir. ¶ Nous faisons aussi la réparation des articles ci-haut mentionnés. ¶ Venez voir nos marchandises et nos prix avant d'acheter. :: :: :: ::

Bazar du Voyage

LAMONTAGNE Limitée, 496 Ste-Catherine Est,
Près St-André

Propriétaire de la Célèbre Marque de Commerce
"ALLIGATOR"

J. A. JOUBERT, Gérant.



Tel. Up. Town 4152

Mad. ASSELIN

260 Ste-Catherine Ouest

Entre Bleury et St-Alexandre

**SALONS DE TOILETTE
POUR DAMES**

Coiffures de la Mode actuelle, Postiches en tous genres
Ondulations Marcel, Massage, Vibrassage,
Shampooing, Manicure,
SPÉCIALITÉ d'ouvrages en cheveux et accessoires de
toilette. Peignes, Perruques, Barrettes, Trans-
formations, Épingles, Toupets, Bandeaux,
Tresses, Lotions, Pompadours, Parfumeries

E. BLANCHARD

HORLOGER ET BIJOUTIER

Réparations en tous genres à prix modérés

OUVRAGE GARANTI

Toujours en mains un assortiment complet
de Cadrans à des prix défiant toutes com-
pétitions : : : : : : :

Une visite est sollicitée

300 RUE WOLFE, Près Ste-Catherine



A CIRCULATION moyenne
de **"LA PRESSE"** dépasse
103.000 copies par jour.

LA CIRCULATION de
"LA PRESSE" dans la ville de
Montréal dépasse 45,000 copies par
jour, soit quatre fois plus que le
tirage de tout autre journal français
pour la ville de Montréal.

La femme

Revue mensuelle offerte à tous les clients du "BON MARCHÉ", Maison Letendre, Fils & Cie.

2me Année

MONTREAL, MARS 1910

No. 24

La Superstitieuse

"Mon Dieu! que va-t-il nous arriver, j'ai trouvé les pincettes et la pelle à feu en croix devant la cheminée! Le malheur s'acharne donc à nous, la semaine dernière, lorsque la salière s'est renversée, mon mari a perdu son procès, et maintenant encore une annonce de tristesse!"

Et la pauvre femme s'arrache les cheveux de désespoir, jusqu'à ce qu'elle s'avise d'aller consulter la tireuse de carte de la rue Attrapénigaud pour savoir à quel genre de catastrophe elle doit s'attendre. En s'en allant, elle croise deux personnes qui s'écartent pour la laisser passer. Et voilà que sa peine se ravive, car elle va avoir un désappointement, c'est sûr. Peut-être ne trouvera-t-elle pas la sorcière chez elle, ou les cartes ne voudront-elles pas parler?

Que la vie est donc triste! Mais voilà qu'elle rencontre un bossu. "Ah! tant mieux, il n'est pas trop tôt pour qu'une chance me vienne!"

—Et c'est ainsi, tout le long du chemin, et c'est ainsi tout le long de la vie de la pauvre femme.

Pour une salière renversée, pour deux ustensiles en croix, pour treize convives à table, pour un miroir cassé, pour un chien qui hurle, elle se crée du malheur, comme s'il n'y avait pas assez d'occasions sérieuses de pleurer! Et elle empoisonne la vie des siens à qui elle fait partager ses superstitions ou à qui elle fait entendre au moins ses lamentations.

On a beau dire que le siècle est éclairé, que le monde est en progrès, n'est-il pas vrai que nous rencontrons à tout instant ce reste de barbarie et de ténèbres qui s'appelle superstition. N'en connaissez-vous pas par dizaine de jolies petites femmes qui ne sont ni sottes, ni ignorantes et qui donnent pourtant une importance occulte et mystérieuse au vendredi, au chiffre 13, aux songes, aux miroirs cassés et autres balivernes de ce genre.

Sans parler des cartomanciennes, des chiromanciennes et autres "industrielles" dont la clientèle changeante se recrute parfois dans les milieux intelligents et élégants.

La superstitieuse essaie rarement de se corriger de son défaut; on dirait qu'elle s'y complait; pourtant, elle en souffre. Comment expliquer cela?

Peut-être par le fait du défaut lui-même. Elle a peur que les esprits mauvais se vengent s'ils existent et si elle veut secouer leur joug.

Il y a quelqu'un de plus ridicule, de plus sot, de beaucoup moins sympathique que la femme superstitieuse. C'est l'homme superstitieux. Il se rencontre un peu plus rarement peut-être, mais il existe.

Dieu vous préserve de le trouver jamais sur votre route!

JOSEPHTE.

Une Légende de la Lyre

(Pour la "Saint-Patrice")

On connaît beaucoup de petites filles blondes, mais jamais il ne s'en vit d'aussi blonde que la princesse Tristèbe, qui se mourait de langueur dans un vieux château de pierres grises au pays des brumes. C'est qu'elle était presque seule et très malheureuse dans ce manoir humide et verdi de mousses depuis bien des ans. Comme il arrive souvent aux petites princesses qui sont jolies, elle était la fille d'un vieux roi aux yeux durs, aux sourcils épais, morose et brutal, qui de longues journées durant, courait les bêtes fauves dans les halliers et revenait au soir tombant, avec des gouttes d'eau pendues aux poils de sa barbe en broussailles. Bien sûr, elle n'avait pas de mère et elle ne trouvait rien d'amusant dans ces hautes pièces aux murailles nues où l'on ne voit que de grands diables de fauteuils raides et durs; et puis il faisait toujours un peu noir dans les corridors solennels, et le soir, pas d'images à regarder quand on

ne peut s'endormir dans le vaste lit où les draps sont froids; jamais de musique ni de chansons; personne n'en sait et le vent hurle trop fort au fond des cheminées!

Voilà pourquoi la petite princesse se mourait d'ennui.

Son fidèle et joli page Ivelin se désolait de la voir ainsi languir. C'était son unique ami, la seule personne qui lui eut jamais souri et dit de douces paroles.

Comme il avait lu quelques vieux contes, Ivelin savait bien qu'il existait au loin, dans le pays où le soleil est chaud, une forêt merveilleuse dans laquelle on trouvait des talismans pour rendre les hommes bons et heureux. Il résolut d'aller lui-même chercher ce qui pouvait réjouir l'esprit et réchauffer le cœur de sa souveraine.

Il partit dans le noir de la nuit, par la plus petite porte du château.

C'était en hiver et Ivelin ne sentait pas où étaient ses doigts tellement ils étaient froids.

Il alla ainsi, plusieurs jours durant, du soir jusqu'à l'aube et de l'aube jusqu'au soir, mangeant peu et ne dormant guère. Enfin il arriva à la lisière d'un grand bois, et aussitôt il s'enfonça dans une haute futaie. Mais pourquoi, tout de suite, la forêt lui semblait-elle amie? Pourquoi la mousse était-elle si douce à ses pieds, le vent maintenant si chaud à son visage, la lumière de la lune si caressante à ses yeux?

Peut-être était-il au pays mystérieux.

Il ne marcha plus longtemps avant qu'il lui arrivât de rencontrer quelque chose d'extraordinaire. De ses mains il écarta les branches et tendit le cou pour mieux voir.

Il y avait dans le milieu de la clairière qui était éclairée à cause de la lune, un petit homme habillé de blanc. Oh! tout petit, mais vraiment bien tourné avec un air majestueux et une douce figure. Ce qu'Ivelin vit tout d'abord, ce fut sa merveilleuse chevelure, longue jusqu'à traîner à terre et si joliment blonde qu'elle était aussi belle que celle de la princesse Tristèbe. Et puis voilà ce que faisait le petit homme: Il passait doucement, doucement, ses fins

doigts pâles à travers ses cheveux, tout au long, — c'est extraordinaire et un peu incroyable — il en sortait une musique si douce que le page restait immobile et ravi. Et le petit homme blanc continuait toujours, à gestes lents, et il semblait prendre un grand bonheur à la mélodie qu'il faisait chanter sous ses doigts.

Il s'arrêta pourtant, et voilà qu'arrivèrent à pas menus, d'entre les arbres, d'autres petits hommes; ils étaient maintenant sept, aussi vêtus de blanc et très jolis: tous ils portaient de prestigieuses chevelures, mais la couleur en était pour chacun différente. L'une était toute pâle et brillait comme une rare étoffe d'argent; il y en avait une autre rousse, semblable au cuivre fondu, la troisième noire, et une autre blanche comme est la neige, deux enfin, que portaient des nains plus jolis encore que les autres, avaient des couleurs dont on ne sait pas dire le nom: l'une pareille à la lumière de la lune, l'autre, un peu bleue et sombre ainsi que l'eau des lacs.

Donc les petits hommes s'arrêtèrent dans la clairière lumineuse et commencèrent un mystérieux concert; chacun à son tour, lissant ses cheveux, en fit monter une divine chanson, mais toutes étaient différentes: vibrante et passionnée, riieuse ou lente et triste.

Quand ce fut fini, ils s'en allèrent, et Ivelin les suivit jusqu'à une chaumière qui s'éclairait toute seule avec des rayons de lune. Il frappa sans hésiter à la porte. Les nains l'ouvrirent et furent grandement étonnés, "C'est un homme!" dit le plus vieux, et les autres répétèrent "C'est un homme!"

Alors, lui, gentiment, comme un petit page poli, leur conta son histoire et il vit bien que leur visage était bon et que leurs yeux souriaient. Et voilà ce qu'il lui fut répondu: "Il faut qu'avant l'aurore soient démêlés et lissés nos cheveux, sans quoi ils ne chanteraient plus jamais. Voilà: tu feras cela avec tes doigts jeunes et subtils, et quand viendra le jour, tu pourras retourner vers ta princesse, et il te sera accordé ce que tu nous demanderas pour elle."

Ainsi fit Ivelin; il peigna, tira, lissa durant la longue nuit, et le sommeil pourtant fermait ses yeux et alourdissait ses bras. Il n'avait pas achevé la grande chevelure blanche quand l'aube parut; et c'est pour cela qu'elle garda depuis une voix chevrotante et faible.

Le page demanda comme prix de son travail, la permission de prendre à chacun des petits hommes un de ses cheveux, puis il partit, les ayant enroulés autour de ses doigts, tout craintif de les laisser s'envoler.

Il courut tout le jour, puis le jour suivant et d'autres jours encore, et il y avait grande fête dans son cœur. Un soir, il vit enfin le vieux château de

pierres grises où brillait une lumière. Il entra par la petite porte qu'il connaissait bien, et dans un coin de la cour, il fagonna avec des branches sèches un cadre sur lequel il tendit, à l'aide de quatorze clous de fer, les sept cheveux des nains de la forêt. Il mit cela sous son bras, monta les cent marches de pierres qui menaient à la chambre de la princesse. Il entra sur la pointe des pieds...

Or la pauvre petite Tristève était en train de mourir! Le vieux roi se tenait debout dans la chambre avec une figure toute navrée; il y avait aussi un bonhomme à peau sèche, vêtu d'un long manteau noir, qui secouait sa vieille tête: on voyait bien que c'était un médecin.

Ivelin s'assit dans un coin, sur un siège bas; puis doucement, il commença à frôler l'un après l'autre et parfois ensemble, les cheveux tendus, et la merveilleuse musique emplut la salle grise et vint caresser la petite princesse triste.

Elle se tourna et sourit car son cœur avait reconnu le petit page, et la chanson la berçait et lui faisait du bien en tout son être.

Voilà pourquoi la pâle Tristève ne mourut pas dans le vieux manoir tout verdi de mousses.

Et c'est ainsi que fut inventée la lyre en des temps lointains.....

Petits portraits non flattés

LA ROMANESQUE.

Elle avait déjà des peines de cœur à seize ans, et maintenant qu'elle en a trente ce n'est plus qu'un soupir, qu'un rêve, qu'un nuage mélancolique! A force de parer son idéal, il est devenu une espèce de chasse précieuse où bientôt il faudra déposer comme des reliques saintes, les rares souvenirs de jeunesse.

Au fait, vous la connaissez. Elle s'appelle Ghislaine, maintenant; au baptême c'est le nom de Louise qu'elle a reçu, mais la vie à laquelle elle était destinée ne lui permit plus bientôt de porter un nom aussi simplet. Elle s'appela Ghislaine. C'est moyenâgeux, c'est langoureux, c'est héroïque, c'est parfait! Elle me fait ses confidences, comme à vous du reste, chaque fois que je la rencontre depuis au moins dix ans.

D'abord, elle rêva d'un idéal brun comme le héros de je ne sais plus quel Feuillet, brun, avec des yeux qui "vont chercher le cœur et qui le prennent", des cheveux "en boucles soyeuses", des mains "longues et fines révélant la race", etc. C'est au couvent qu'elle faisait ce rêve, après les jours de congé où

elle avait lu en cachette quelques "beaux livres" prêtés par une amie. Or, aux vacances suivantes, l'idéal brun lui apparut un jour qu'elle magasinait avec sa tante. Il était commis de nouveauté et s'appelait Raoul.

Raoul! jusqu'au nom rêvé qu'il possédait.

Et Ghislaine — Louise, rougissait, soupirait, minaudait, cependant que le beau Raoul mesurait du ruban en faisant de l'oeil à une caissière blonde, placée en face de lui. Dès cet instant, Ghislaine connut toutes les tortures de la jalousie. Et cela dura jusqu'à ce que, ayant lu d'autres livres, un idéal nouveau se dessina en l'imagination de la romanesque enfant. Elle crut encore le rencontrer dans la personne d'un étudiant de trente ans aux ongles sales à la cravate en bataille, qui récitait, avec des yeux chavirés, des vers de son cru où l'amour rimait avec toujours et le cœur avec bonheur comme de raison. "J'aime un poète", ma chère! Et de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine. Un jour, le poète fila à la campagne, où son père, un brave paysan, le rappelait, fatigué de payer des cours depuis six ans, sans qu'un seul examen fut encore passé avec succès. Ghislaine s'en fut villégiaturer dans les parages de son idéal et le vit, un chapeau de grosse paille sur la tête, un foulard à carreaux autour du cou, qui revenait, un seau dans chaque main, de traire les vaches paternelles. Comme ses lectures favorites n'étaient point les pastorales, son rêve ne changea pas de cours, mais il se brisa. Et elle écrivit à ses amies des lettres navrées et navrantes où il était question de cœurs meurtris, d'illusions perdues, et tutti quanti.

Un beau jour, enfin, voilà que ses parents voulurent la marier, elle était d'âge et un parti convenable se présentait sous forme du fils aîné d'un épicier riche et qui devait continuer de faire marcher la besogne, une fois le bonhomme retiré d'affaires.

Mademoiselle s'indigna d'abord, puis s'imagina qu'elle se sacrifiait au bonheur de ses parents ainsi que la veille elle l'avait lu dans le feuilleton de la "Presse", où l'on parlait d'une jeune fille belle et noble comme elle. Et elle consentit héroïquement au sacrifice.

Que de soupirs, que de langueurs, que de poses abandonnées! durant ces tristes fiançailles.

Mariée, elle fut heureuse, elle l'est probablement encore, mais elle ne l'avouerait pas pour un empire, il est de bien meilleur ton de parler de "sa vie brisée, de ses aspirations refoulées" et le reste. Elle a toujours son idéal. La dernière fois qu'elle m'en a parlé, c'était un jeune noble espagnol. Mais en réalité Louise est fidèle à son épicier de mari. C'est Ghislaine qui rêve en Espagne.

La pauvre Eugénie

Comme je montais chez mes vieux amis Boissonnot, une dame descendait ne me laissant voir dans la pénombre de l'escalier, qu'une silhouette penchée, un bout de profil mélancolique, un geste affaibli et découragé de la main pesant sur la rampe, tandis qu'à mon oreille parvenait le bruit étouffé d'un long soupir, suivi d'un autre, et d'un autre encore.

—Vous l'avez rencontrée? me demanda M. Boissonnot que je trouvais arpentant à grands pas son vestibule qu'il transforme volontiers en promenoir les jours où il pleut, et où ses nerfs surexcités ont besoin d'une détente.

—Qui cela?

La plaintive élégie, en longs habits de deuil

déclama-t-il. Non, au fait elle avait, je crois, une robe bleue ou verte! Mais, sur elle, toutes les couleurs semblent tourner au noir, tous les vêtements font l'effet de draperies funèbres, et les plumes de son chapeau prennent l'aspect de saules pleureurs. Où que vous la rencontriez, en toute circonstance, à une noce comme à un enterrement, vous lui verrez cette mine éplorée, vous l'entendrez se plaindre de quelqu'un ou gémir sur quelque chose. Il n'y a pas la pareille pour découvrir partout un fond d'amertume, pour extraire de tout un souci, pour distiller savamment l'ennui, pour faire mousser le découragement et la tristesse, les épandre autour de soi, s'y noyer, y noyer les autres. A voir son empressement à rechercher, son habileté à découvrir le côté fâcheux des choses, rien que côté-là, son plaisir à s'y arrêter, son incapacité à saisir et à goûter les joies de la vie, à s'en créer au besoin, on se demande si, au bout du compte, l'existence, telle qu'elle l'envisage, ne répond pas à son idéal particulier, n'est pas la seule qui lui convienne et si pour elle le bonheur ne consiste pas à se proclamer la plus infortunée des créatures!

—Cette pauvre Eugénie a bien ses ennuis, insinua la bonne Mme Boissonnot.

—Aussi peu qu'on en puisse avoir en ce monde.

—Certaines natures ressentent plus vivement que les autres...

—Ceux qui ont ces natures-là sentent plus profondément que les autres aussi et, en général, ne laissent pas échapper au dehors un flot de confidences déplacées et d'inutiles lamentations.

—Il y a des gens que cela soulage.

—Leur mal n'est pas bien grave, pour être guéri par un remède aussi anodin. Anodin pour eux, j'entends, mais pas pour ceux aux dépens de qui ils l'appliquent.

M. Boissonnot montra d'un geste éloquant la porte du salon.

—Croiriez-vous que cette maudite femme nous a tenus là trois heures d'horloge à l'écouter, — je ne dirai pas jacasser comme une pie, c'eût été supportable encore! — mais hululer comme une chouette! pour nous détailler, à nous, qui en nos quatre-vingts ans avons passé par bien des grandes douleurs et les avons côtoyées toutes, ce qu'elle appelle, ce qu'elle ose appeler ses malheurs.

—Vous lui avez adressé en guise de condoléances...

—Mes félicitations. "Ma chère enfant, lui ai-je dit, à voir l'importance que vous attachez à ces menus incidents et accidents de l'existence quotidienne, je constate avec plaisir que vous avez été épargnée par les catastrophes dont la plupart d'entre nous sont victimes, et je vous souhaite sincèrement la continuation de cet état privilégié."

Là-dessus, elle a poussé un cri: "Comment! Vous avez le cœur assez dur pour ne pas me plaindre!" et elle est partie, étouffant d'indignation, comme une jolie femme dont on discuterait la beauté ou un banquier qui verrait sa solvabilité mise en doute. Et, de fait, je lui portais un préjudice sérieux. Je nuisais à sa situation, à sa pose, à son chic. Je la faisais déchoir de son rang d'illustre malheureuse. Je contrecarrais son ambition qui est celle de tant de femmes: occuper tout le monde d'elle.

M. Boissonnot était en plein accès d'ironisme philosophique:

—Les hommes aussi aiment à ce qu'on s'occupe d'eux, mais — notez la différence — à condition que ce soit pour les approuver, les admirer, les considérer ou les suivre, "pour être épatés" ou au moins, tenu en respect; s'ils ne peuvent faire dire d'eux, "quel esprit supérieur, quel charmant caractère" pour obtenir qu'on dise: "en voilà un qui a su se débrouiller!", ou: "il ne ferait pas bon s'attaquer à ce gaillard là!"

Les femmes ont la vanité plus modeste. Quand elles sont fêrues de cette manie d'attirer l'attention, elles n'exigent pas même que cette attention soit bienveillante. Qu'on les remarque, certaines n'en demandent pas davantage; pour les critiquer ou se moquer d'elles, si elles n'ont pas à espérer mieux; qu'on les montre au doigt, plutôt que de les laisser passer inaperçues! Jugez si, dans ces conditions, celles qui ne sont pas en mesure d'aspirer aux hommages, se rejettent volontiers sur les sympathies! si, ne pouvant s'imposer par leur beauté, leur esprit, leur argent, elles seront aises de vous accabler de leur infortune, d'user de vos bons sentiments, d'abuser de votre patience; de se jucher sur le petit piédestal que votre charité leur dressera; de se créer une petite spécialité, une petite situation, dans le monde où elles n'avaient aucun moyen de se distinguer; à défaut d'autre épi-

thète de voir accoler à leur nom ce qualificatif "la pauvre une telle". On a dit souvent que les malheureux n'avaient pas d'amis. Ce n'est tout à fait vrai que quand le malheur est fier, discret, résigné. Le public ne va pas rechercher et mesurer les souffrances muettes. Seules, les manifestations extérieures frappent sa sensibilité grossière. Celui qui criera le plus fort sera celui qu'on croira devoir plaindre; celui qui vous prendra pour confident, celui auquel, sans plus examiner, on accordera créance et on donnera raison sur tous les points.

Les pleureuses mondaines ont, d'ailleurs, le tact de choisir le thème de leurs lamentations. Rien dont l'auditeur puisse s'effaroucher. Pas d'appels directs et gênants à sa bourse, pas d'intervention personnelle sollicitée de sa part. Qu'il écoute, qu'il s'attendrisse, qu'il laisse s'épancher ce cœur toujours débordant, et le but visé sera atteint. Prenons pour exemple "la pauvre Eugénie", un des types accomplis de l'espèce. Quel secours a-t-elle jamais reçu, demandé, ou pu espérer de nous? Aucun. C'est donc pour le seul plaisir que, depuis une trentaine d'années, elle nous assassine de ses jérémiades, roulant invariablement sur les deux mêmes sujets; ce qu'il y a de mieux toujours, ne pouvant gêner personne, et ne s'épuisant jamais les états d'âmes, et les dissensions de famille.

Sapristi! Elle a commencé de bonne heure! Nous avons connu d'abord "la pauvre petite Eugénie", une gamine revenant invariablement de pension les yeux rouges, avec d'interminables histoires d'injustices subies de la part des maîtresses, de mauvais tours joués par les camarades, de déjeuners qui lui faisaient mal à l'estomac, de courants d'air dans la classe ne soufflant que sur elle, de leçons et problèmes inventés spécialement pour lui casser la tête. Puis ce fut "cette pauvre Mlle Eugénie", incomprise de ses parents, malmenée par ses frères et sœurs, poursuivie dans le monde par la malveillance et la malchance, ne se mariant pas assez vite; désespérée à l'idée qu'elle resterait sûrement pour compte et, l'époux enfin venu nous avons vu "la pauvre Mme Eugénie" verser des larmes encore plus abondantes à cette étonnante découverte qu'aucun homme n'est sans défaut, aucune union sans concession et sans support mutuel. Après quoi, elle a pleuré de découragement parce qu'il fallait apprendre à tenir son ménage, et de tristesse parce qu'elle habitait la campagne, et d'effroi quand les circonstances ont amené son ménage à la ville; geignant entre temps sur l'autoritarisme de son beau-père, les manies de sa belle-mère, les caractères, habitudes, ou afflictions diverses du reste de la famille, la cherté de la vie, les défauts des domestiques; sanglotant, dès leur naissance, sur le berceau de ses fils qui lui feraient un

jour la vie dure, et de ses filles exposées à des tribulations pareilles aux siennes; le tout sans préjudice des grandes crises occasionnées par les maladies d'enfants, les difficultés de carrière, les petits accrocs à la bourse, les soucis d'avenir, et les erreurs, les manquements, les impatiences qu'en famille, chacun, tour à tour, se laisse aller à commettre ou se résigne à supporter de la part des autres, dont les femmes et les mères se rendent en général le plus rarement coupables doivent par contre, le plus souvent, subir l'assaut et réparer les conséquences.

Sont-là les malheurs de la vie? Non! Les inconvénients seulement, et ce qui m'exaspère le plus en l'espèce c'est de voir ainsi profaner ces larmes si saintes et si touchantes quand elles coulent pour une douleur vraie. Du reste, des ennuis, des inconvénients, on doit en prendre son parti, en rire si l'on peut, ne pas en pleurer, du moins. C'est notre lot à tous, c'est le plus léger tribut que l'on puisse payer à la destinée et qui a été imposé à la "pauvre Eugénie" aux pauvres X, Y et Z comme à toutes, comme à celles qui paraissent, voire qui s'estiment, les heureuses de ce monde!

M. Boissonnot s'était à demi tourné vers sa femme, et une émotion détendait son vieux visage malicieux:

—Celles-là, celles qui ne sont jamais plaintes, qui n'ont jamais occupé personne de leurs petits misères, trop occupées qu'elles étaient des petites misères d'autrui; celles qui ont traversé avec un vaillant sourire la maladie, le labeur, les déceptions, soucieuses seulement d'alléger le fardeau des leurs, à plus forte raison incapables d'y ajouter le poids de leur personnalité propre, celles-là sont l'immense majorité il faut le reconnaître, les vraies femmes capables de comprendre et de remplir leur mission. Supporter l'inévitable! Beau mérite! Et comment ferait-on autrement! Le supporter bravement, noblement, gaiement, être le courage et la joie des siens à travers les plus rudes tribulations, voilà le rôle de la femme, sa grandeur, voilà par où elle nous est supérieure généralement, ce qui fait de cet être faible notre soutien et notre force. Je pourrais citer une femme sans fortune, délicate de santé et d'âme, qui a eu son lot de peines et de tracas, avec une demi-douzaine d'enfants pas faciles à élever avec un mari pas toujours commode, qui ne s'est jamais plainte ni d'eux, ni même à eux, qui ne s'est même jamais trouvée à plaindre, ayant conscience de remplir son devoir et sa destinée.

Le regard de M. Boissonnot rencontra les yeux bleus de sa femme, ces yeux bleus si doux, si indulgents, qui brillaient, un peu humides.

—Et, acheva-t-il, après cinquante ans de cette rude vie, je ne la plaindrai pas encore. Elle a droit à mieux qu'à la pitié: à l'admiration et à la tendresse, et je ne puis que souhaiter à toutes de

l'imiter, pour leur bonheur et pour le nôtre.

Aline RAYMOND.

Nos Domestiques

A PROPOS DE CERTIFICATS.

Madame, je viens vous prier de vouloir bien me donner des renseignements sur la nommée Unetelle, que vous avez eue à votre service?

La maîtresse de maison à qui s'adresse pareille question en est toujours désagréablement impressionnée. Comme la nommée Unetelle était ornée de plus de défauts que de qualités, et qu'elle a dû la congédier, elle ne sait comment répondre à l'indiscrète question.

Elle cherche à se tirer d'affaire par des phrases évasives, indique les qualités, les défauts, mais la quêtuse de renseignements est tenace, elle procède par questions directes: Unetelle est-elle propre, est-elle honnête, a-t-elle bon caractère, etc?

Comment vous en tirez-vous, mesdames?

Presque toujours par la tangente, en dissimulant du mieux que vous pouvez, —car l'esprit de solidarité n'existe pas entre les maîtres,—les tares de votre ancienne domestique, et c'est ainsi que nous nous maintenons dans la circulation, que nous nous repassons à tour de rôle, des serviteurs indignes et parfois dangereux!

Ah! je sais bien que la vérité est parfois dangereuse à dire! Il y a plus d'un exemple de maîtres poursuivis en diffamation en raison de renseignements donnés sur un ancien domestique.

Juridiquement, nous avons le droit de fournir des renseignements exacts et complets, mais à la condition d'être de bonne foi, sans parti pris, et que ces renseignements soient donnés à titre confidentiel.

Une maîtresse de maison qui avait, par lettre, d'une façon cependant bien anodine, fait certaines restrictions sur le compte d'une ex-cuisinière, avait été condamnée par la Cour à des dommages-intérêts.

Sur appel, le Tribunal statua de la façon suivante:

"Attendu que le jugement dont est appel ne relève à la charge de l'appelante ni dol, ni fraude, ni imprudence, ni faute même légère, que ce jugement n'est pas fondé; mais en réalité, attendu que, sollicitée par une dame Y... de la renseigner sur la demoiselle Z..., l'appelante, la dame X..., a adressé à cette dame une lettre produite aux débats par l'intimée, qui sera enregistrée en même temps que le présent jugement et qui contient le passage suivant: :

"J'ai eu, en effet, Julie Z... à mon service pendant près de deux ans, elle est complaisante d'humeur et facile,

"elle connaît bien son service; mais elle demande à être surveillée."

"Attendu que ces renseignements, principalement favorables, présentent un caractère de bonne foi et de sincérité exclusif de toute faute, que la recommandation finale relative à la surveillance est un avis donné consciemment, sans intention de nuire, autant dans l'intérêt de la postulante que de la domestique;

"Attendu, au surplus, que la lettre précitée, renfermant de véritables confidences à l'adresse d'une tierce personne qui les avait provoquées, ne pouvait pas être produite par l'intimée et servir de base à son action."

En résumé, quand nous donnons des renseignements, soit verbalement, soit par lettre, nous devons toujours préciser que c'est à titre confidentiel.

Et il est hors de conteste que si, à la suite d'un mauvais renseignement donné, nous étions traduit en justice par le domestique, nous aurions toujours recours et garantie contre la personne qui aurait trahi la confiance faite.

Ainsi, dans l'espèce que je viens d'indiquer, la dame X... avait incontestablement recours contre la destinataire de la lettre.

En ce qui concerne les certificats, nous ne sommes absolument tenus qu'à indiquer la date d'entrée et celle de sortie.

Chantecler et la Mode

La mode est au Chantecler. On en a mis partout. Au bout des manches d'ombrelles et des cannes, de fines têtes de coq crêtées de rose; dans les cravates de ces messieurs et dans les épingles qui les ornent — un petit chantecler en rubis; dans les écharpes, dans les gants, etc. Le chapeau Chantecler en paille rouge-Chantecler garni d'une aigrette Chantecler est donc ce qu'il y a de plus nouveau.

Le voici: il est en fine paille de ce rouge brillant, couleur un peu de betterave auquel le chef d'œuvre de Rostand a donné son nom. Très relevé sur le côté gauche et immense il descend, à droite, jusqu'au dessous de l'oreille. Une touffe de roses maintient le relevé, et une plume duvetée blanche s'enroule autour de la calotte. Comme originalité, c'est on ne peut mieux réussi. Mais nous n'oserions conseiller aux femmes sérieuses et éprises de véritable élégance d'adopter cette coiffure. Nous ne la signalons que comme nouveauté.

Il y a parmi les importations nouvelles, à Montréal, des formes "Chantecler" en paille de nuances plus sobres que ce rouge qui sont pourtant des plus seyantes. Celles-ci sans doute auront toute la faveur des élégantes Montréalaises.

JOSEPHTE.

Le déjeuner de Mademoiselle Annette

Le métropolitain s'arrêta brusquement, il y eut une double poussée, quelques jurons des hommes, un cri étouffé, une femme tomba sur le quai.

C'était une de ces petites vieilles insignifiantes et ternes, une vraie petite vieille de Baudelaire. Il ne lui manquait rien, ni le dos un peu voûté, ni le sac de soie brodé d'oiseaux fantastiques, ni l'air heureux et doux, ni ces yeux,

... Ces yeux divins de petite fille Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui re-

luit. Honteuse de se voir à terre, elle cherchait à se relever. Des gens la regardaient, quelques-uns souriaient. Un grand jeune homme s'approcha d'elle :

— Me permettez-vous de vous aider, Madame ?

Puis, sans attendre une réponse de la vieille, effarée, passant son bras sous le mantelet de soie brodée de jais, il l'avait remise sur ses pieds.

Elle leva la tête vers l'obligeant, quand une double exclamation leur échappa :

— Mon petit Gérard !

— Mademoiselle !

Il y eut une courte hésitation, fausse honte timidité ; mais ils se ressaisirent tous deux, et le jeune homme se courbant, la petite vieille se haussant sur la pointe de ses bottines de satin noir, ils s'embrassèrent comme deux vieux amis.

Mlle Annette avait été, vingt ans auparavant, l'institutrice de Gérard Sylvère.

Tout heureuse, elle serrait les mains de son ancien élève dans les siennes, de toutes petites mains gantées de filasse noire.

— Oh ! mon bon petit Gérard, que je suis heureuse de vous revoir ; laissez-moi vous regarder.

Le beau, l'élégant Gérard courbait sa haute taille et montrait à son institutrice, dans l'écartement du col de fourrure, des yeux jeunes, de jolies dents, une moustache rousse très soignée ; seulement, dans le sourire, les paupières se tiraient aux tempes, et formaient un réseau de rides fines et le front se dégarnissait déjà, et s'élargissait sous le chapeau dernière mode.

Mais Mlle Annette ne voyait que l'élégante attitude et le sourire juvénile.

— Mon petit Gérard, répétait-elle, que devenez-vous ?

— Ma foi, Mademoiselle, j'ai eu une grande chance de vous rencontrer, je pars après-demain en Russie, pour deux ou trois ans.

Toute la joie de la petite vieille tomba sur ce mot :

— Moi qui voulais vous avoir un jour à déjeuner chez moi, à Bois-Colombes.

— A déjeuner !... Au fait, pourquoi pas demain, dit Gérard. Je vous ferai mes adieux, voulez-vous ?

Si elle voulait ?... Elle lui prenait les mains et les serrait contre sa poitrine.

— Mon bon ami, mon cher petit, c'est entendu.

Le train arrivait, haletant, sifflant, et Gérard y monta. Une fois dans le wagon, l'impulsif eut un brusque geste de contrariété.

— Et si Bredford vient me chercher demain... j'ai été sot de promettre.

Puis la silhouette menue et falote repassant devant ses yeux :

— Je refuserai Bredford... pauvre vieille !

— Comme vous vous levez de bonne heure, Mademoiselle Annette !

C'était le lendemain matin, par un jour gris et terne. Mademoiselle Annette, qui ouvrait sa fenêtre, sourit à la questionneuse, une gentille jeune femme dont la cuisine donnait de l'autre côté de la cour, en face de celle de l'institutrice.

— C'est que, voyez-vous, Madame Charbonnet, j'ai un invité à déjeuner, un ancien élève à moi, Gérard Sylvère. Il part demain pour la Russie. Alors, il vient me dire au revoir.

Les deux fenêtres se refermèrent.

Mlle Annette mit une mantille sur sa tête, une rotonde sur ses épaules, et s'en alla faire ses provisions. Quel festin de sardanapale elle préparait à l'enfant bien-aimé : du homard en boîte, un petit poulet, de la salade et des petits pois conservés ; puis un gâteau, quelques pommes, deux oranges.

Elle remonta péniblement les deux étages, et presque sur le palier, songea :

— Si je lui faisais une crème...

Aussitôt, de son pas un peu sautillant, elle redescendit chez la fruitière :

— Vite, Madame, il me faut des oeufs, du lait. Pensez, j'ai un invité.

Puis ce fut l'arrangement à l'infini du petit appartement et du couvent.

— Allons, Pussy, descendez de suite de sur ce fauteuil, il est pour Gérard, vilain chat. N'y mettez pas la trace de vos pattes. Ah ! mon Dieu, voilà le feu qui s'éteint ! par un froid pareil !

Et Mlle Annette se trémousse, va, vient, fait mille tours dans les trois pièces exigües qui constituent son logement.

Il faut s'habiller pour paraître bien belle à ce cher garçon. Son plus beau bonnet, une barbe de dentelle, une broche... la voilà prête.

Il est onze heures et demie. Le poulet rôtit doucement, le couvert est mis. Mlle Annette vien s'asseoir près du feu, ses deux petites mains dans les poches de son tablier de soie noire.

— Je n'ai pas indiqué l'heure des trains à ce cher enfant... Bah ! il a dû se renseigner à la gare. Il arrivera à midi sept, sans doute.

Et, comme elle n'ose rien faire, de peur de se distraire de son poulet, qui rôtit, elle reste inactive et songe.

On a dit que lorsqu'on attendait des gens retardataires, on occupait son temps à en dire du mal. Pauvre chère mademoiselle Annette ! c'est juste le contraire qu'elle fait.

Elle songe à l'heureux temps où son fils Gérard avait de grandes boucles et des cols de fille. Il était si doux, si caressant ; pas moyen de le gronder ; il avait une façon si ingénue, si franche d'avouer ses torts, et ses réparties avaient une telle naïveté !

La bonne demoiselle rit toute seule en se souvenant d'un jour où il avait déclaré que Adam avait eu deux enfants : Cain et Adèle. Et puis aussi quand il disait : " Il y a trois genres : le genre masculin, le genre féminin, et le genre humain ! "

Cher mignon !

— Ding ! ding ! fait la pendule.

Midi, il va arriver. Elle s'approche de la fenêtre. Au bout de quelques instants, elle entend un coup de sifflet (sa maison est proche de la gare). Puis la rue s'emplit d'un flot de monde. Le flot s'écoule ; pas de Gérard.

— Pauvre petit ! il doit être si occupé ! Il a manqué son train, ce sera pour midi trente-cinq.

Elle reprend sa rêverie.

Dire qu'il y a vingt ans de cela ! A la mort de madame Sylvère, Gérard a été mis au collège. Ils se sont perdus de vue, quoi d'étonnant. Elle ne le revoyait que de loin, aux enterrements et au bout de l'an de la famille Sylvère. La dernière fois, c'était à la mort du grand-père, il y a cinq ans.

Voilà le train de midi trente-cinq. Cette fois il est là, c'est sûr. Justement on sonne ; un coup bref... C'est bien la façon de ce cher Gérard, si résolu, si décidé.

Non, c'est le vérificateur du gaz.

Ce vérificateur n'a rien de particulièrement désagréable, au contraire. Il a une bonne figure rougeaude et une façon vraiment aimable de dire :

— Bonjour, madame.

Pourtant, Mlle Annette lui en veut très fort de sa propre méprise. Pourquoi a-t-il donné ce coup de sonnette si décidé.

Et puis, cet homme ne s'avise-t-il pas de fermer le compteur, et, par conséquent, d'éteindre la rôtière pour mettre avec componction de l'eau dans un tuyau.

Presque toute l'eau, d'ailleurs s'écoule par un autre tuyau. Le gazier se met à rire.

— Ah ! tu ris, toi, mon bonhomme, bougonne Mlle Annette.

L'homme inscrit maintenant sur le registre. Il a l'air heureux de vivre. Il sourit au poulet, il sourit même à Mlle Annette, malgré son air peu engageant.

Enfin, le voilà parti. Grand Dieu ! il est une heure. Les petits pois se dessèchent. Et Gérard qui n'arrive pas !

Mlle Annette a repris sa place auprès du feu, mais ses rêveries sont beaucoup moins couleur de rose.

D'abord, il s'est mis à pleuvoir. De grosses larmes s'écrasent aux carreaux de la salle à manger, des carreaux si bien esuyés ce matin et que la pluie va ressalir. Puis il est tard, une heure un quart.

Mlle Annette, qui déjeune ordinairement à midi sonnant, a d'étranges cram-pes d'estomac.

Elle s'ennuie d'attendre. Chaque fois qu'on monte l'escalier, elle prête l'oreille, elle rougit, son cœur bat comme celui d'une jeune fille à son premier rendez-vous d'amour.

Elle se met à parler tout haut, et pour se forcer à rire, elle va s'accouder à la cheminée, devant la glace :

— Anne, ma soeur Anne, ne voyez-vous rien venir ?

C'était un de ses succès de jadis auprès de Gérard. Quand on avait été bien sage, on rangeait les cahiers, et le petit homme réclamait une histoire : *Cendrillon*, le *Chat Botté*, et surtout ce terrible *Barbe-Bleue*.

— Anne, ma soeur Anne !...

Non sans une certaine amertume Annette se prend à songer que ce fut là l'image de sa vie : attendre le bonheur qui ne voulut pas venir.

— Anne, ma soeur Anne !... Encore la sonnette. Ah ! cette fois s'est lui. Non, c'est un petit télégraphiste. Elle déca-chète la dépêche.

"Impossible venir. Recommencerons cela à mon retour. Affectueux regrets. "GERARD."

Alors, avec un tremblement dans ses vieilles mains, elle glisse une piécette dans la main du bambin, et revient au coin de son feu avec deux grosses larmes au bord de ses paupières usées.

A son retour, dans deux ou trois ans ! il n'a donc pas vu combien elle est vieille !

C'est fini, elle ne le reverra plus ici-bas, ce petit Gérard qu'elle a tant aimé !

Et pendant que le poulet se paye de rôtir, je vous en réponds, et que les petits pois deviennent durs et secs, Mlle Annette met au feu l'horrible dépêche.

Le papier bleu noircit un peu, fume, et soudain... poum ! s'allume par en dessous. Les mots flamboient un instant : "impossible... mon retour... regrets... Gérard."

Puis il ne reste plus qu'un petit tas de cendres dont l'incandescence brûle encore un peu les yeux meurtris et le vieux visage où sèchent deux grosses larmes.

Geneviève DUHAMELET.

Nids Déserts

I

Au détour du sentier, c'était une maisonnette de rêve toute blanche et menue comme un castel de poupée.

Un bosquet de sapins formait cadre à sa joliesse, tandis que deux lilas feuill- lus versaient l'ombre à ses fenêtres sans

persiennes.

Le seuil, fleuri de mousse, semblait sourire et chanter la bienvenue.

"Gîte d'amoureux ou de poètes", murmurait le voyageur qui passait par là.

Poètes, ils l'étaient vraiment les deux êtres qui s'aimaient par delà ces mousses et ces fleurs. Cœurs tout neufs vibrant de toute la poésie contenue dans leur jeunesse, leur amour et les splendeurs de cette nature que Dieu leur offrait en spectacle.

II

En ce lieu charmant, je fis halte un jour de mai que les sapins prodiguaient à la brise leurs fortes senteurs, que les lilas étaient pleins de fleurs et de nids.

Une jeune femme aux yeux bleus tout remplis de sourires m'accueillit. Dans une berceuse rustique, un rose bébé gazouillait pendant que, d'un bloc de bois luisant, son jeune papa lui façonnait de naïfs joujoux.

Seuls, pour décorer l'humble logis, de gros bouquets de lilas, mais quelle grâce, dans cette profusion de fleurs simples !

Je me reposai quelques heures sous ce toit béni, me saturant un peu du bonheur ambiant.

Puis, sonna l'instant de mon départ et j'emportai en souvenir de mes hôtes, un brin de la mousse qui fleurissait leur seuil.....

III

L'an d'après j'y revins au temps de mai.

Les sapins répandaient encore sur la campagne les mêmes vivifiants parfums ; les lilas estompaient de demi-deuil le vert sombre de leurs frondaisons, où, de nouveau, chantaient des nids.

Joyeuse, comme à l'autre printemps, je franchis le seuil qui semblait encore sourire et chanter la bienvenue...

Hélas ! comment le malheur avait-il pénétré en cet asile de l'amour heureux ?.....

Je ne sais, mais au cours du dernier hiver, la Mort avait pris le rose bébé, et maintenant, frêle et blonde, la petite maman agonisait.

Plus de sourire dans les yeux bleus mais une résignation très douce quand ils se posaient sur le berceau désert, plus triste en s'arrêtant sur le jeune compagnon de route qui serait seul demain.

Pourtant je les trouvai soumis, ces pauvres. Ils avaient la Foi qui commande les sublimes sacrifices.

"Parfois nous pleurons un peu", disait la voix mourante, "mais nous avons tort, là. Dieu nous a donné bien large vraiment notre part de terrestre bonheur. Cette maison, ces arbres, notre amour pour le fils que je vais bientôt revoir."

Et, me désignant le jeune homme : "Ce sera lui, le plus malheureux ! Il m'aimait tant ! Mais il est chrétien aussi et l'épreuve ne le verra point faiblir. Je le connais."

Et devant ce courage, et devant cette détresse, je t'ai béni ô ma Religion, toi qui fais les héros !.....

Quand, des lilas s'effeuillèrent les derniers thyrses violets, Lucile, la blonde enfant, reposait dans la mort.....

IV

Hier, je suis retournée à la maisonnette de rêve, au détour du sentier, là-bas.

La chaux neuve qui la faisait blanche s'est effritée et, sous l'action des giboulées hivernales, a pris des tons d'argent vieilli.

Aux fenêtres sans persiennes on a cloué des planches qui font songer à de tristes mains voilant des yeux en pleurs.

Il m'a semblé, dans les sapins, que le vent clamait des plaintes.

Les deux lilas feuillus ont été arrachés. J'ai vu le trou béant où leurs racines avaient plongé.

Epars, sur la jetée, les nids qui chantaient naguère parmi les fleurs, gisaient maintenant déserts et lamentables comme le gîte où s'aimèrent les poètes, comme la rustique berceuse où la mort, un jour d'hiver, vint prendre le rose bébé !.....

COLETTE.

AMOURS TERRESTRES.

*Nos yeux se sont croisés et nous nous sommes plu.
Née au siècle où je vis et passant où je passe,
Dans le double infini du temps et de l'espace.
Tu ne me recherchais point, tu ne m'as point élu ;
Moi pour te joindre toi, le jour qu'il a fallu,
Dans le monde éternel je n'avais point ta trace,
J'ignorais ta naissance et le lieu de ta race :
Le sort a donc tout fait, nous n'avons rien voulu.
Les terrestres amours ne sont qu'une aventure ;
Ton époux à venir et ma femme future
Soupirent vainement, et nous pleurons loin d'eux ;
C'est lui que tu pressens en moi, qui lui ressemble,
Ce qui m'attire en toi, c'est elle, et tous les deux
Nous croyons nous aimer en les cherchant ensemble.*

(Les Vaines Tendresses.)

SULLY PRUDHOMME.

Coutumes Nuptiales

Les coutumes nuptiales sont bien différentes suivant les pays, et il n'y a guère qu'en France, en Angleterre et aux Etats-Unis qu'elles soient à peu de chose près analogues.

Disons cependant que dans les pays où règne la race anglo-saxonne, il est deux coutumes dont l'origine est très reculée, et qui accompagnent invariablement tous les mariages.

La première consiste à jeter sur les nouveaux mariés du riz à pleines poignées, en signe de bonheur et d'abondance; la seconde, dont on ne comprend pas bien la signification consiste à attacher avec une ficelle une vieille chaussure éculée aux ressorts de derrière de la voiture qui contient le couple nouvellement uni.

Dans les contrées telles que l'Espagne, le Portugal, et celles où les habitants sont d'origine espagnole, dans l'Amérique du Sud, par exemple, les préparatifs d'un mariage sont accompagnés de coutumes qui nous semblent être d'un autre âge.

Invariablement, les jeunes gens ne se sont jamais rencontrés qu'en se croisant dans la rue, où ils ont pu échanger des oeillades assassines. C'est de la rue aussi que l'amoureux déclare sa flamme à sa dulcinée, gracieusement appuyée sur le balcon de sa fenêtre, en employant toute une mimique très amusante pour ceux à qui il est donné de surveiller leur petit manège.

Le jeune homme est-il accueilli par les parents? Alors seulement, il pourra faire sa cour. Au Mexique, cependant, cette cour devra se faire à l'extérieur même de l'immeuble, derrière les barreaux et les volets des fenêtres, où la senora prête une oreille attentive aux douces paroles d'amour de celui qu'il lui est impossible de voir.

C'est au jeune fiancé mexicain que revient le soin de se procurer le trousseau de la future et rien n'est plus drôle que de le voir dans les grands magasins, muni des mesures de la jeune fille et mesurant avec beaucoup d'exactitude et un grand sérieux les divers objets du trousseau.

On croit, en général, que la capture

et l'enlèvement de l'épouse n'existent plus de nos jours. C'est une erreur car tous deux sont encore pratiqués, soit en réalité, soit comme partie de la cérémonie nuptiale en Australie, chez les Malais dans l'Indoustan, en Asie centrale et en Sibérie; chez les Esquimaux, les Peaux-Rouges, les Aborigènes du Brésil, au Chili, dans les îles du Pacifique, parmi les Arabes et les Circassiens, et jusqu'à ces derniers temps même dans beaucoup de pays d'Europe et certaines parties de l'Irlande, cette coutume existe encore mais la capture et l'enlèvement ne sont que simulés, comme souvenirs des cérémonies nuptiales de jadis.

Dans le pays de Galles, lorsqu'une huile très parfumée, et dès lors le jeune homme qu'il ne lui déplairait pas de devenir sa femme elle se contente de se couvrir les cheveux, à profusion, d'une huile très parfumée, et dès lors le jeune homme est considéré comme étant son fiancé.

George Sand raconte quelque part que, dans certaines provinces de France, les parents de la jeune fille s'enferment hermétiquement chez eux, refusant l'accès de leur maison aux amis du futur. Ceux-ci essayent par tous les moyens d'entrer. Des coups de feu sont tirés en l'air, de grands heurts ébranlent les portes. Il règne une grande confusion, qui ne cesse que lorsque le père finit par céder, quand le groupe d'amis lui annonce qu'il lui amène un mari pour sa fille.

L'accès de la maison lui est donné, mais une lutte analogue à la première a lieu à l'intérieur pour obtenir "possession du foyer". Le futur, naturellement, demeure victorieux, en arrivant à ses fins, et l'on procède au mariage.

Une coutume de tous points semblable à celle qu'a décrit George Sand a également lieu dans certaines parties du pays de Galles, avec cette seule différence que le père et sa fille parviennent à s'enfuir: c'est sur la route alors qu'a lieu la capture de la fiancée par le futur et ses amis.

Nous retrouvons les mêmes usages chez les habitants de la Forêt-Noire. Le jour de ses noces, on orne la tête de la mariée d'une immense couronne, couverte de petites boules de verres de couleurs, pareilles à celles qu'on suspend

aux arbres de Noël, auxquelles on joint aussi de petits morceaux de miroir.

Nous retrouvons une couronne analogue en Norvège, la "couronne virginale", qui doit toujours orner la tête de la mariée. Si ses moyens ne lui permettent pas d'en acheter une, c'est l'église qui la lui fournit.

Aux Indes, et principalement aux environs de Singapour, la poursuite de la fiancée se fait en canot; elle fuit toute seule dans une barque, et le futur doit la capturer en la suivant dans une autre. Si la contrée est dépourvue de lac et de rivière, la poursuite de la fiancée se fait sur terre, à la course à pied.

Chez les Kirghiz, la jeune fille monte à cheval, armée d'un fouet solide dont elle frappera cruellement tous ceux qui voudront l'approcher, à l'exception de l'élu de son choix.

Les marchés au mariage existent encore dans certaines parties de la Chine, et les pourparlers sont faits entre les parents des deux jeunes gens. Le jour du mariage, tandis que les amies de la fiancée la vêtent de ses plus beaux atours, elles ne cessent de pleurer et de sangloter.

A Sumatra, le futur apporte chez les parents de la jeune fille une forte balance. Dans l'un des plateaux on place les présents de ceux-ci et dans l'autre ceux du prétendu. Quand ces derniers arrivent à peser plus lourd que les autres, il est agréé.

En Tunisie, ainsi qu'au Maroc, les unions sont aménagées par des parents qui agissent comme intermédiaire entre les deux parties. Le jeune homme ne peut voir le visage de son épouse qu'après la cérémonie. La femme, pour qu'elle puisse plaire à son mari, doit être très corpulente, et à cet effet, il n'est pas rare de voir des jeunes filles se mettre, avant le mariage, à un régime qui les fait engraisser outre mesure.

Une dernière coutume nuptiale bien curieuse et qui a lieu en Syrie: Au moment où les parents de la nouvelle mariée la conduisent au domicile de son époux, celui-ci, grimpé sur la faite d'une maison avec toute une provision de pommes, les lance dans la foule, et s'il parvient à atteindre la jeune femme avec l'un de ces projectiles, c'est là un signe certain que l'union sera heureuse.

UN BON DESSERT

demande de bons ingrédients

Vous ne réussirez jamais à faire un bon dessert avec des essences inférieures.

Les Essences Culinaires JONAS

doivent leur vogue sans cesse croissante, aux choix rigoureux des matières premières, à leur parfaite distillation et à leur qualité supérieure invariable. Exigez toujours les Essences JONAS.

HENRI JONAS & CIE
389 et 391 RUE SAINT-PAUL

ANTIKOR LAURENCE
PLUS DE CORPS ET DE PIEDS!
25¢
ANTIKOR LAURENCE
Cure sûre
et sans douleur des cors
Inoffensive et garantie
EN VENTE PARTOUT. Franco par la poste sur
réception du prix 25¢.
A.J. LAURENCE, Phén. Coin St-Denis, Ontario, Montréal



Guérison des yeux sans médicaments, opération indolore. Nos "Verres Torie" nouveau style A ORDRE sont garantis pour bien VOIR, de LOIN et de PRES, traces, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal.
A L'INSTITUT D'OPTIQUE

LE SPECIALISTE BEAUMIER

144, Ste-Catherine Est.
côté Ave Hotel de Ville, Montréal

L'EXAMEN DES YEUX GRATIS

Spécialité: Yeux artificiels



AVIS— Cette annonce rapportée vaut 15¢ par dollar sur tout achat en lunetterie.

Il recherche les Cas difficiles, désespérés, N'achetez jamais des "PEDLERS" ni aux magasins "A-tout-faire" si vous tenez à vos yeux.

Les Bouquets des pauvres

*Les petites filles des rues
Qui vivent en vendant des fleurs,
Me sont bien souvent apparues
Comme un symbole de douleurs.*

*Dans leur pauvreté poétique,
Ces messagères du printemps
Drapent d'un haillon fantastique
Leurs maigres membres grelottants;*

*Et leurs petites mains frileuses
Composent pourtant les bouquets
Dont se parent nos amoureuses,
Pour les bals légers et coquets.*

*Petites filles inquiètes
Qui mourez de faim et de froid
En vendant des fleurs pour nos fêtes,
N'êtes-vous pas mes soeurs à moi?*

*Pendant que j'écris pour ma dame
De fins sonnets capricieux,
Un autre possède son âme
Et baise, en riant, ses beaux yeux.*

*Mais elle, dure autant que belle,
Lit mes sonnets et prend vos fleurs,
Sans plus soupçonner que pour elle
Nous avons tant versé de pleurs,*

*Et que, durant les nuits sans lune,
Nous avons le désir, souvent,
D'aller noyer notre infortune
Dans le fleuve immense et mouvant.*

*Ce qui n'empêche pas, pauvrettes,
Qu'on nous verra demain matin,
En dépit des douleurs secrètes,
Reprendre l'ouvrage incertain,*

*Et pour la foule ingrate et vile,
Et pour la dame aux yeux pervers,
Composer d'une main habile
Vous vos bouquets et moi mes vers.*

PAUL BOURGET.

Les dix commandements de la femme

Carmen Sylva, reine de Roumanie, a écrit:

1. Tu ne dois pas provoquer la première querelle, mais si elle est inévitable soutiens la bravement. Sortir victorieuse de la première querelle, télévera pour l'avenir dans l'esprit de ton mari.

2. Tu ne dois pas oublier que tu as épousé un homme et non un demi dieu. Pardonne-lui donc ses faiblesses.

3. Tu ne dois pas parler toujours argent à ton mari. Au contraire, tâche d'économiser sur ce qu'il te donne.

4. Si tu crois ton mari sans cœur souviens toi qu'il a un estomac. Par de bons petits repas bien préparés et bien servis, tu parviendras à la fin à toucher son cœur.

5. De temps en temps laisse lui le dernier mot, il en sera content et cela ne te fera pas de mal.

6. Tu liras les journaux et revues, non pas seulement les faits et divers scandales. Ton mari sera agréablement surpris de voir qu'il peut causer science et même politique avec sa femme.

7. Tu ne dois pas être rude ni agressive dans les disputes que tu pourrais avoir avec ton mari. Tu dois toujours le considérer comme ton supérieur.

8. De temps en temps, admetts que ton mari en sait plus long que toi, que somme toute, tu n'es pas infallible.

9. Si ton mari est un homme intelligent et impeccable, sois son amie. S'il ne l'est pas, sois à la fois son amie et son conseiller.

10. Tu dois toujours avoir le plus grand respect pour les parents de ton mari, surtout sa mère. Souviens-toi qu'elle l'a soigné et aimé bien longtemps avant toi.

Berceuse Cruelle

La cloche tinte l'angelus du soir; les roses agonisantes ont penché leurs jolies têtes. Dans le ciel sombre, lentement, l'étoile s'allume, et, à travers les rameaux desséchés, la brise chante une berceuse pour les pauvres feuilles qui vont mourir.

Dans ce calme triste d'une nuit d'octobre, je rêve à une berceuse aussi mais infiniment cruelle, montée jusqu'à mes lèvres, pour s'achever, déjà, dans un sanglot. Je me ressouviens mon Dieu, des chers petits anges prêtés pour un jour, que, le soir venu, vous avez doucement repris de mes bras, de tes yeux navrés, ô mon ami, quand, au retour du vaste champ où dorment nos gas, nous avons prié, près du berceau vide et silencieux, l'âme abattue, mais résignée.

J'envie le bonheur des petites mères penchées sur le nid de dentelles où repose leur premier-né, et je le demande à Dieu qu'elles ignorent, toujours, l'angoisse des bras chéris, déliés, autour des cous dans une suprême caresse.

O, mères fortunées, serrez bien étroitement vos chérubins, ils ont des ailes plus puissantes que l'étreinte maternelle; et, des yeux, pareils à ceux que vous baisiez follement, se sont clos, un soir, pour ne plus se rouvrir.

Vous qui passez, rieuses et fières, un petit enfant dans les bras, songez à celles qui n'ont plus d'amour blond, qui se sont déchirées aux épines du chemin, là où vous avez foulé des roses. Penchez, jusqu'à leurs épaules meurtries, le corps fraîche à leurs lèvres assoiffées; laissez mignon de votre bébé, tendez sa joue ses boucles soyeuses caresser des yeux remplis de larmes. Soyez plus reconnaissantes envers Celui qui garde vos anges, parce qu'il est des mères sans enfant, des femmes jeunes aussi qui pleurent déjà sur une tombe blanche.

Dans la griserie de votre bonheur, souvenez-vous des mères en deuil, que tourmentent plus fort ce soir le vent qui gémit, la brise qui berce tristement, l'agonie des feuilles et des fleurs.

MICHELLE.

Note de la Rédaction. — La jeune mère, autour de cette berceuse, est morte, il n'y a pas un mois, dans une paroisse près de Québec. Elle est allée retrouver les deux fils premiers nés, mais elle laisse, avec son mari désolé, deux autres petits enfants. Elle avait 25 ans.

LA SOIE

Corticelli En Bobines

Retient le témoignage de Supériorité du monde entier depuis au-delà de soixante ans. Pensez à ce que cela veut dire !

Trop forte pour se rompre

La Soie en bobines favorite des modistes





FLEURS FRAICHES

En quantités illimitées
reçues tous les jours

Tributs Floraux de toutes sortes

Ed. GERNAEY

108 Ste-Catherine Est,

TEL. EST 6204

MONTREAL

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules qui assurent
en 3 mois le développe-
ment des formes chez la
femme et guérissent la
dyspepsie et la maladie
du foie.

Prix : Une boîte avec
notice, \$1.00; 6 boîtes,
\$5.00. Expédié franc

par la poste sur récep-
tion du prix. Dépôt général pour la Puissance

L. A. BERNARD

42, RUE STE CATHERINE-EST, MONTRÉAL

TEL. BELL MAIN 762

MARCHAND FRERES

..INGENIEURS..

ELECTRICIENS

REPARAGE DE MOTEURS ET
DYNAMOS.

107 LAGAUCHETIERE

OUEST

Académie de Danse

— Nationale —

270 MONTCALM, coin Ste-Catherine

Instructeur : Prof. LACASSE

gradué des meilleures Académies de New-
York, 12 ans d'expérience et de succès.

Le programme de danses de société le
plus complet enseigné par les méthodes les
plus parfaites.

OUVERT LE JOUR ET LE SOIR

Dans les cours de l'après-midi, les da-
mes et les demoiselles sont l'objet d'une
attention toute spéciale. Les parents peu-
vent accompagner leurs demoiselles à ces
cours.

Tel. Bell Est 4523



FERRONNERIE ET QUINCAILLERIE

Huiles, Peintures, Burlaps, etc.
Articles de Cuisine et de Ménage.

Nous sollicitons votre visite. Vous trouverez chez
ous, à des prix modérés tout ce dont vous pouvez avoir
esoin. Nous tenons un assortiment varié pour répondre
tous les goûts.

Avant d'acheter, venez examiner nos marchandises et
comparez nos prix.

Un escompte de 5% sera alloué sur tout achat en présen-
tant cette annonce.

Téléphone, Est 5725

THEO. AQUIN

480, Ste-Catherine Est,

Montréal

Voyez à ce que le nom

CROMPTON

Soit sur vos Corsets, il signifie ajustement
parfait, dernier style et qualités insurpassées.

:: :: :: 33 ans de succès :: :: ::

DEMANDEZ LE VELVETEEN

"Sunbeam"



BEAUTÉ

IDÉALE

Un buste bien développé

fait ressortir la finesse de la
taille.

Les incomparables

"Pilules Persanes"

de Tewfik Haziz de Téhéran (Perse)

développent la poitrine, raffermissent les chairs, effacent
le creux des épaules, remédiant ainsi aux caprices
de la nature.

Pleinement Satisfaite

\$1.00

la

BOITE

"Je me suis désolée pendant trois ans de
n'avoir pas réussi à développer ma taille.
J'ai pris sans résultat des fortifiants sans
nombre. Aujourd'hui le prodige est accom-
pli grâce à vos PILULES PERSANES
C'est l'embellisseur idéal !"

RENER-MARGUERITE

6 BOITES

pour

\$5.00

Société des Produits Persans

Dép. A. Boite Postale 1031.

Montréal, Canada.



Montréal, Mars 1910

Madame,

Le Lundi 14 Mars prochain et les jours suivants
aura lieu notre

EXPOSITION DE MODES DU PRINTEMPS

Nous exposerons de très chics chapeaux importés
de Paris, Londres et New-York, aussi un assortiment
complet de garnitures exquisés en fait de plumes,
bandeaux, fleurs mirais, etc.

Nous espérons, Madame, être honorés de votre
présence,

Mille Fleurs

527 RUE STE-CATHERINE EST

Frs. Martineau

USTENSILES DE CUISINE

TAPISSERIE, ETC. : : :

723 RUE STE-CATHERINE EST

SUCCURSALE

417 Rue CENTRE, - - Pointe St-Charles



Gant Perrin

Le gant Perrin répond à toutes les EXIGENCES. Il est INCOMPARABLE par sa COUPE et son ELEGANCE.

Etant le MEILLEUR A L'USAGE

il est INCONTESTABLEMENT le MOINS CHER.

La Manufacture de Corset E.T. mettra sous peu sur le marché un Corset directoire le **Jeanne D'Arc**, avec lequel le marchand détailleur donnera comme prime l'hymne de Jeanne D'Arc, le tout au prix de \$1.00.

Ce Corset qui est de coupe supérieure est fabriqué en coutil très fin.

Demandez-le avec prime.

Manufacture de Corset E.T.



CORSET
JEANNE
D'ARC

Rappelez-vous qu'avec l'hiver nous arrive la saison des incendies. Pourquoi alors ne pas bénéficier des assurances en cas de sinistre?

JOSEPH COURTOIS

268 RUE VISITATION

— TEL. EST 985 —

Visitez notre Département de

LINGERE

GOURDEAU

Coiffeur pour Dames.



Manufacturier en Cheveux

Teinturier en Cheveux

Application de Teinture Lavable

" EGYPTIAN WATER "

Succès assuré en toutes nuances. . .

APPLICATION.

Pour Dames	\$3.50	La Boite
Pour Hommes	\$2.00	

— Travail de Peignure . —

420-422 RUE SAINT-DENIS

TEL. MAIN 6417.

Entre Ontario et Sherbrooke

SALLE A MANGER

Repas à 15 cts.

Menu de 1ère Classe

Melle Coté

576 RUE STE-CATHERINE EST

En Face du Bon Marché



POUR LES MODELES
LES PLUS RECENTS

EN SOULIERS ET
CHAUSSURES

Elegantes, Solides
et Durables

Voyez toujours la maison
Populaire de l'Est.

O. P. de Montigny

ETABLIE EN 1886

672 Ste-Catherine Est



Demandez Partout

LE

Coton Blanc

"NIAGARA"

ET

L'Indienne

Spécial P. P. M.
& CO.

Deux Tissus Supérieurs
Valeur Reconnue

P. P. Martin & Cie
MONTREAL.

LA

Eravenette

DE

Priestleys

jouissant d'une Réputation
Universelle pour la fabrication

DE

Vêtements de Pluie

La **Eravenette**
de **Priestleys**

Repousse la pluie, comme
un dos de Canard
repousse l'eau.



Mouton de Perse. Vison.



Nous voulons vous convaincre que
nulle part ailleurs, vous ne trouverez
d'Elégance, le Confort et ce cachet
d'individualité qui caractérisent chacun
de nos articles en fourrures.

Nous *Insistons* spécialement sur
ces deux lignes, ou nous défions
toute comparaison.

Choix varié, derniers goûts, qua-
lité et fini irréprochables, à des prix
étonnants.



McComber & Cummings

Catalogue sur demande.

373 RUE ST-PAUL.